

Propos du mercredi : une affaire de conséquence (sur l'enseignement des langues anciennes en Égypte)

al-Siyasa, 12 septembre 1923

Je ne veux pas, cette fois, écrire sur ce sujet en proposant une solution ; car le sujet, comme nous le verrons, est trop grave et trop complexe pour qu'un seul écrivain puisse le trancher, ou qu'un seul chercheur puisse à lui seul en proposer la solution. Il exige, au contraire, que les écrivains et les chercheurs s'attachent à l'étudier et à y réfléchir, et à rechercher la solution la plus conforme à l'intérêt de l'Égypte en la matière. J'avais imaginé qu'un tel sujet viendrait naturellement à l'esprit du ministère de l'Instruction publique, qui l'étudierait de manière organisée, sollicitant l'avis des gens en préparation du nouveau système d'enseignement que nous mettrons en place. Mais je constate que le ministère de l'Instruction publique se détourne de recherches de ce genre, ou les accueille d'une manière bien différente de celle qui conviendrait à des questions d'une telle gravité. Cela tient, comme je vous l'ai déjà dit plus d'une fois, à ce que le ministère de l'Instruction publique n'a aucune politique claire et définie en matière d'enseignement, mais suit plutôt, dans sa politique éducative, une méthode de collision — si collision peut être appelée méthode — ou bien l'ancienne méthode dunlopienne de restriction, qu'il n'y a plus aucune excuse à poursuivre aujourd'hui.

Je veux me contenter, dans ce texte, d'exposer la question et de la développer, et je demande aux écrivains que ce sujet intéresse, et qui peuvent se former leur propre opinion sur la matière, de l'étudier avec soin, et de présenter au public le résultat de cette étude.

Ce sujet revêt, en Égypte, une gravité qu'il n'a pas dans les autres pays ; car l'Égypte — ou plutôt la vie savante, historique et politique de l'Égypte — se rattache à trois branches distinctes de civilisation. L'Égypte ne peut se dispenser de comprendre correctement ces civilisations, ni de maintenir avec chacune d'elles un lien solide.

L'Égypte est liée à la civilisation des pharaons, et je n'ai pas besoin de décrire ce lien ni d'en apporter la preuve. Elle est liée à la civilisation arabe, et je n'ai pas besoin de décrire ce lien non plus. Elle est liée à la civilisation européenne, et je n'ai pas besoin de décrire ce lien, pas plus

que je n'ai besoin de décrire son lien avec les deux civilisations précédentes. La vie nationale de l'Égypte l'oblige donc à approfondir son lien avec la civilisation pharaonique — c'est-à-dire à comprendre cette civilisation sans intermédiaire, autrement dit à comprendre la langue hiéroglyphique et la langue copte. Je ne pense pas que quiconque conteste une telle proposition, et je craindrais plutôt que l'on n'exagère son importance, tant chacun est déjà convaincu du besoin pressant d'étudier ces deux langues. La vie nationale de l'Égypte l'oblige également à maintenir un lien solide avec la civilisation arabe — c'est-à-dire à bien comprendre, écrire et parler la langue arabe. La chose n'est pas aussi simple qu'on pourrait le croire ; il se pourrait bien qu'un jour nous ayons à démontrer que nous ne comprenons pas véritablement l'arabe, ni ne savons bien l'écrire ni le parler. Mais l'affaire ne s'arrête pas à l'étude du seul arabe, car l'arabe seul ne peut être véritablement compris ; il faut étudier avec lui d'autres langues dont dépend sa compréhension — il faut étudier avec lui les langues sémitiques. Voici donc un autre groupe de langues, non moins difficile à étudier que le premier, et notre besoin de les étudier n'est pas moindre que notre besoin d'étudier le premier groupe — je prétendrais même qu'il est plus grand, bien plus grand ; car l'arabe est, en fait, notre langue nationale.

La vie nationale de l'Égypte, son avenir, son progrès, l'obligent tous à maintenir un lien avec la civilisation européenne — c'est-à-dire à maîtriser les langues d'Europe. Or comprendre les langues et la civilisation de l'Europe ne se limite pas à comprendre l'anglais, le français, l'allemand, et les autres langues européennes. Il faut, en outre, étudier la langue ou les deux langues anciennes, et la civilisation ou les deux civilisations anciennes, auxquelles l'Europe et sa civilisation moderne remontent — je veux dire le latin et le grec, la civilisation latine et la civilisation grecque. Voici donc un troisième groupe de langues anciennes, dont notre vie nationale elle-même nous oblige à l'étude, si nous voulons être des participants authentiques à la civilisation moderne, l'adoptant avec une véritable compréhension et une véritable perspicacité, et non en simples imitateurs affectés.

Tels sont les trois groupes de langues que nous ne pouvons nous dispenser d'étudier. Il est évident qu'il est impossible pour un Égyptien, si doué soit-il, si intelligent soit-il, d'étudier toutes ces langues à la fois ; et il serait absurde d'exiger de tout Égyptien recevant un enseignement supérieur ou secondaire qu'il les étudie toutes. Mais il est tout aussi évident que ce serait folie, mauvais jugement, et un réel danger pour

notre vie nationale, que tous les Égyptiens négligent ensemble toutes ces langues, ou même certaines d'entre elles. Il faut donc qu'il se trouve, parmi nous, des gens maîtrisant l'arabe et les langues sémitiques, et d'autres maîtrisant le grec et le latin.

Il faut établir, en Égypte, une politique éducative garantissant la répartition — si l'expression est permise — de ces langues entre les Égyptiens instruits, de sorte que ces Égyptiens instruits puissent, par une sorte de coopération sociale et savante, s'entraider et combler mutuellement leurs lacunes respectives. Quelle pourrait donc être cette politique éducative, et quelle méthode pourrait-on adopter pour étudier ces langues et généraliser cette étude autant que possible ?

Il ne faudrait pas s'en remettre, en cela, aux seules écoles supérieures ; car les écoles supérieures ne sont pas créées pour enseigner les rudiments des langues, mais pour la spécialisation dans ces langues. J'avoue ne pas pouvoir imaginer un étudiant, titulaire du certificat secondaire, qui se mettrait ensuite à apprendre les bases du latin ou du grec depuis le début dans une école supérieure ; car cela, malgré sa difficulté, n'apporte guère de bénéfice réel — cela contraint l'étudiant à perdre son temps sur les rudiments de la langue, alors que ce temps devrait être consacré à l'étude de la littérature de cette langue, et des plus beaux exemples de son éloquence.

Il ne faudrait pas non plus s'en remettre, pour l'étude de ces langues, à des écoles spéciales créées à cet effet ; car de telles écoles spéciales, par leur nature même, n'attireront qu'un petit nombre d'étudiants, tant parce que ce sont des écoles spéciales, que parce que leur diplôme n'aura aucune valeur monnayable susceptible de susciter le désir de l'obtenir ou de s'y précipiter.

Il ne faudrait pas non plus s'en remettre, pour l'étude de ces langues, aux écoles primaires ; il suffit à l'enfant, à ce niveau, de bien savoir lire et écrire en arabe, et le reste de ce qui s'enseigne dans les écoles primaires. Il ne nous reste donc que l'école élémentaire et l'école secondaire. Mais le temps disponible pour l'étude, dans ces deux écoles, est limité, trop restreint pour accueillir l'étude de toutes ces langues, ou même de certaines d'entre elles, en plus des matières scientifiques, littéraires et pratiques qui doivent également y être enseignées, et dont ce type d'enseignement ne saurait se passer. Nous parvenons donc à une seule conclusion : ce sont l'école élémentaire et l'école secondaire seules qui sont en mesure d'enseigner ces langues, et le temps disponible dans

ces écoles est trop restreint pour cette étude. Il faut donc diviser, il faut donc répartir. Comment donc opérer cette division, et comment opérer cette répartition ?

Voilà la question grave que je souhaiterais voir les penseurs, et ceux qui ont un avis sur de telles questions éducatives, prendre en considération. Je la crois bien plus grave, et bien plus utile, que beaucoup de ces questions dans lesquelles les écrivains et les penseurs d'aujourd'hui s'efforcent de se plonger.